

Paris, février 1989.

- Quel beau début ! chuchota Henriette de Lougère à l'oreille de son amie , Camille Boissel, tandis que les deux jeunes filles s'avançaient dans la salle de bal.

Des regards admiratifs, envieux, ou tout simplement curieux s'attachaient à elles et, tout en souriant avec grâce à la ronde, Camille lui répondit à mi-voix :

- Le début de quoi ?

- Mais du reste de ta vie, voyons, petite sottise ! s'exclama son amie avec un rire léger.

Camille leva les yeux au ciel :

- Quelle incorrigible romantique tu fais...

- Quelle incorrigible réaliste tu es !

Elles se sourirent avec affection. Cette soirée était effectivement une étape cruciale dans la vie de Mademoiselle de Boissel : Dans quelques minutes on allait annoncer ses fiançailles au Marquis Edmond de Mascaret et son amie, la jeune Baronne de Lougère, en était tout émue, bien plus que l'intéressée elle-même.

Henriette était mariée depuis un an, pas mal mariée du tout d'ailleurs, mais ses rêves de jeune fille n'avaient pas rencontré leur accomplissement dans cette union. Son époux était fort bel homme, parfaitement éduqué et la traitait aussi bien qu'elle pouvait l'espérer, mais aucun émoi, aucune passion, ne semblaient faire battre son cœur, qui remplissait l'unique fonction, fort prosaïque, de le maintenir en vie en battant avec la régularité d'un métronome. Sa jeune épouse n'était pas malheureuse, certes, mais elle s'ennuyait et aurait trouvé à vie bien monotone si les aventures matrimoniales de sa meilleure amie n'étaient venues, fort à propos, lui donner quelques sujets d'émoi. Ainsi avait-elle vécu avec bien plus de passion que Camille les péripéties de la cour du Marquis et sa récente demande en mariage, qui l'avait remplie de joie. Sa chère Camille allait devenir Marquise ! Qui l'eut pensé ?

En effet, cette union fort avantageuse pour Camille eut paru très improbable quelques années plus tôt. Mais le hasard, ou la destinée, comme on voudra, semblait avoir combiné les choses de telle façon qu'elles aboutissent à ce mariage.

D'un côté le grand père de la jeune fille, César Boissel, personnage de fort basse extraction mais doté d'une ambition hors du commun, était arrivé au tournant du siècle, d'on ne sait où exactement, pour s'établir à Paris. Il y était devenu ce qu'on appelle vulgairement un homme d'affaires, et avait rapidement prospéré en vendant à des commanditaires un rien crédules des parts dans des mines d'or, sociétés de chemin de fer et autres entreprises aventureuses, qui s'étaient révélées ruineuses pour les investisseurs, mais sources d'opulence pour César Boissel lui-même. Il était devenu plus respectable à mesure qu'il devenait plus riche et avait connu la consécration le jour où il avait marié son fils unique à une demoiselle de petite noblesse, Berthe de Bourneval. De cette union était née une enfant unique, Camille, qui bénéficiait non seulement de la fortune amassée par son aïeul, mais encore du sang noble, fût-il campagnard, de sa famille maternelle et d'une beauté blonde, un rien éthérée, qui était bien à elle, puisqu'on se serait longtemps demandé d'où elle pouvait bien la tenir sans trouver de réponse à cette confondante question.

De son côté, la longue lignée des Mascaret, si elle pouvait s'enorgueillir de remonter au temps des cathédrales, n'avait guère produit récemment de rejetons versés dans la mise en valeur de leur patrimoine. Ils vivaient depuis si longtemps d'hypothèques, et même de prêts sur gages, que la bonne société se demandait comment ils pouvaient encore tenir leur rang et surtout combien de temps cela durerait. De sorte qu'un mariage avec une demoiselle Boissel, qui eut paru impensable si les Mascaret s'étaient trouvés dans une situation de fortune correspondant à leur titre, n'avait soulevé aucune objection, et même était-il accueilli avec bonheur par tous les membres de cette noble famille.

L'annonce des fiançailles eut lieu au cours du repas. Les pères bombèrent le torse avec fierté, les mères écrasèrent une larme et les heureux fiancés répondirent aux félicitations avec sérénité et bonne grâce. Après le repas, les hommes se retirèrent pour fumer et boire un alcool digestif, tandis que ces dames se rendaient au salon et bavardaient en attendant qu'ils les rejoignent. Camille et Henriette, qui avaient été placées loin l'une de l'autre à table, se retrouvèrent avec bonheur et s'assirent un peu à l'écart :

- Alors ça y est, tu vas devenir la marquise Camille de Mascaret !

- Dans quelques mois seulement...

- Dans quelques mois ? Serait-ce dans un an, voire même plus, réjouissons-nous en dès maintenant !
- Certainement ma chère Henriette, certainement. Mais si nous parlions d'autre chose ?
- De ton trousseau par exemple !
- Mon trousseau ?! répondit Camille avec assez peu d'enthousiasme.
- Ou de ta robe de mariée alors ? J'ai vu un modèle incroyable dans Le moniteur de la mode, en brocard de soie avec des manches bouffantes, et sans tournure...

Approchant des jeunes filles, la mère de Camille se mêla immédiatement à leur conversation :

- Le moniteur de la mode ? Personnellement, je ne m'y fierais pas pour choisir un modèle, j ne lis plus que Le petit écho de la mode. Des manches larges, pourquoi pas, mais abandonner la tournure ! Quelle idée saugrenue... ce serait même indécent à bien y réfléchir... et nous ressemblerions toutes à des paysannes !

A cette répartie faite pour être entendue d'un bout à l'autre du salon, l'assistance réagit avec force hochements de têtes et exclamations d'approbation. La conversation devint générale, chacune ayant un avis ou un conseil à donner quant à l'organisation d'un si grand et beau mariage : Le printemps était à bannir, trop de risques de pluie. On avait beau prétendre qu'un mariage pluvieux serait un mariage heureux, il n'y avait rien de plus incommode qu'une réception qui devait se dérouler sous des trombes d'eau. L'été était également à proscrire, bien entendu, trop chaud. Ces dames s'accordèrent finalement à penser que l'arrière-saison était celle qui conviendrait le mieux. Il fut quasiment entendu sur le champ que Camille se marierait à la mi-septembre.

Elle semblait quant à elle perdue dans ses pensées, un sourire de circonstances masquant son manque d'intérêt. Son regard croisa celui d'Henriette et un échange muet eut lieu entre elles : « C'est toi qui est responsable de ça ! » sembla it reprocher Camille d'un léger froncement de sourcils. « Désolée, prenons notre mal en patience » signifiait sans doute le haussement d'épaule de son amie. L'arrivée de ces messieurs leur offrit une diversion fort bienvenue. Camille et Henriette furent rejointes par Georges, le mari de cette dernière, et Edmond. Celui-ci était accompagné d'un homme brun, à la carrure impressionnante et au teint basané, qu'il présenta aux deux jeunes femmes :

- Camille, Henriette, vous n'avez probablement pas encore rencontré Pierre Châtel. Il rentre à peine des colonies et n'a plus vu Paris depuis bientôt dix ans.

Le jeune homme s'inclina en un salut impeccable, quoiqu'un peu raide. Lorsqu'il se redressa, son regard noir se fixa un peu trop longuement sur le visage de Camille, mais celle-ci ne sembla pas s'en formaliser puisqu'elle lui sourit aimablement, tout en répondant à son fiancé :

- J'ai l'honneur de connaître monsieur Châtel, en fait. Nous nous sommes rencontrés, il y a ma fois fort longtemps, à Honfleur. Mais nous n'étions bien sûr que des enfants, alors. Vous en souvenez-vous monsieur ?

- Mademoiselle, vous êtes bien bonne d'avoir gardé en mémoire cette rencontre...

- C'est ma mémoire qui est bonne, je n'y suis pour rien, répliqua-t-elle avec un sourire malicieux.

- Vous passiez donc vos vacances à Honfleur, autrefois ? questionna Edmond poliment.

Pierre Châtel sembla hésiter, ce fut Camille qui répondit aussitôt :

- En fait nous étions voisins et nous avons joué ensemble quelques fois. Vous étiez presque un jeune homme, déjà, Monsieur Châtel, et c'est vous qui étiez bien bon de daigner partager vos jeux avec une petite fille de huit ans.

- Croyez le, votre compagnie était pleine d'agrément pour le jeune homme d'alors, lui répondit-il avec une étincelle dans le regard.

- Et où avez-vous passé ces dix dernières années ? le questionna Georges de Lougère.

- Ici et ailleurs, mais j'ai fini par me fixer aux Indes, à Pondichéry.

L'évocation de ce lointain comptoir français plongea les jeunes gens dans un silence de quelques instants, chacun réagissant à cette information à sa manière. Edmond n'était guère aventureux et l'exotisme du sous-continent, loin de le faire rêver, l'aurait plutôt conduit à frissonner d'appréhension. Georges avait au contraire envie d'en apprendre davantage et comptait bien, avant la fin de la soirée, trouver le moyen de revoir ce Pierre Châtel, pour discuter avec lui des opportunités d'investissement qui pouvaient exister là-bas. Les jeunes femmes aussi étaient curieuses, mais plutôt de la vie qu'on y menait. Mais ce fut Pierre qui reprit la parole pour demander à Camille :

- Dessinez-vous toujours, Mademoiselle Boissel ?

Elle sembla surprise de sa question mais n'en répondit pas moins aussitôt :

- Mais oui, en effet, et je peins également.

- Elle est admirablement douée, renchérit Henriette avec enthousiasme. Le problème, ce sont les sujets qu'elle choisit.

Le visage de Camille s'assombrit légèrement.

- Les sujets ? interrogea le jeune homme. Autrefois, si mes souvenirs sont bons, vous dessiniez surtout des paysages...

- Je le fais encore, assura-t-elle.

- Oh oui, elle a peint toute une série représentant le chantier de la nouvelle tour de Monsieur Gustave Eiffel, s'exclama en riant son amie. Pouvez-vous imaginer paysage plus réjouissant ?

Edmond sourit à l'évocation de cette bizarrerie de la future marquise.

- L'édification de cette affreuse tour est une honte, s'indigna Georges. Je ne comprends pas comment on a pu autoriser une chose pareille. Heureusement, cela ne durera qu'un temps.

- Personnellement je la trouve très belle, affirma Camille, la tête haute, défiant le mari de son amie du regard.

- La beauté est une affaire d'appréciation, si cet enchevêtrement de poutrelles vous séduit, il n'en est pas de même pour le commun des mortels, qui n'a pas votre regard d'artiste, persifla le baron en retour.

- Au-delà de l'esthétique, n'y voyez-vous pas le symbole du modernisme, des progrès de l'industrie, de la science, qui projettent l'homme vers l'avenir, comme cette tour s'élance vers le ciel ?

Un instant de silence suivit cette tirade. Le visage fermé, le baron finit par répondre :

- Voilà encore une de vos grandes idées. Je suis fort aise qu'elle vous soit personnelle.

Sentant venir l'orage, Henriette proposa à son mari une partie de cartes et entraîna Edmond à leur suite. Pierre en profita pour s'asseoir auprès de Camille, sa large carrure lui masquant presque entièrement le reste de l'assistance.

- Merci lui souffla-t-il avec un sourire en coin.

- De quoi ? s'étonna-t-elle.

- De ne pas avoir révélé les circonstances de notre rencontre d'autrefois.

Camille lui rendit son sourire et ils plongèrent avec complicité dans le passé.

Sa famille et elle étaient en vacances à Honfleur, dans une grande maison isolée du bord de mer. Lui avait été engagé comme garçon à tout faire pour la saison. Elle passait ses après-midi dans le jardin ou sur la plage, à dessiner. Lui la contemplait de loin, cette merveilleuse petite fée vêtue de dentelles, au teint si pâle et transparent, qui ressemblait si peu aux enfants qu'il avait l'habitude de côtoyer, brunis par le travail au grand air et dépenaillés. Un jour la patronne lui avait demandé d'apporter un châle à sa fille, le vent s'était levé et elle craignait qu'elle n'attrape mal. Il s'était approché d'elle avec lenteur, comme s'il craignait d'effaroucher un bel oiseau inconnu. Mais il n'avait trouvé, assise à même le sable, qu'une petite fille au regard franc et amical. Elle l'avait invité à partager un biscuit qu'elle avait dans sa poche et ils avaient bavardé et joué ensemble.

Le lendemain il était revenu, et tous les après-midi suivants. Il s'arrangeait pour avoir quelques heures de liberté, quitte à terminer son travail le soir, jusque tard dans la nuit. Ils couraient sur la plage, jouaient à cache-cache dans le jardin, ou bien Camille dessinait pendant que Pierre inventait pour elle des histoires extraordinaires de princesses captives délivrées par des princes intrépides.

Un jour où elle était occupée à faire un portrait du jeune garçon, étendu dans le sable face à elle, il lui avait dit soudain :

- Tu veux être mon amie ?

- Est-ce que je ne le suis pas déjà ?

- Si, mais les vrais amis s'embrassent.

La petite fille avait réfléchi à cette affirmation péremptoire :

- Tu veux que je te donne un baiser ?

- Pourquoi pas ? lui avait-il répondu, du défi dans la voix.

- D'accord !

Elle s'était levée et approchée de lui, l'air décidé.

- Assied-toi !

Il avait obéi et elle s'était penchée, ses longs cheveux blonds effleurant les joues du garçon, elle avait posé les mains sur ses épaules et lui avait plaqué un gros baiser sur la joue gauche avant de se relever, l'air victorieux :

- Et voilà !

Il avait bondi sur ses pieds :

- A moi maintenant !

- Comment ?

- A moi de te donner un baiser, tu veux que je sois ton ami aussi, non ?

- Oui, bien sûr...

Mais elle avait perdu un peu de sa superbe lorsqu'il s'était approché d'elle et l'avait prise dans ses bras pour effleurer de ses lèvres sa joue blanche et duveteuse. Ils étaient encore enlacés lorsque l'orage avait fondu sur eux.

La mère de Camille, qui devait les avoir aperçus depuis sa fenêtre, était arrivée comme une furie et avait séparé brutalement les deux enfants. Elle avait giflé sèchement la petite fille, un soufflet dont la marque rouge et cuisante était apparue avant même qu'elle ne l'entraîne à sa suite vers la maison. Pour Pierre, elle n'avait même pas eu un regard, mais il avait été renvoyé le jour même et n'avait jamais revu sa petite camarade de jeu.

- Croyez-vous que votre mère reconnaîtra en moi le garnement qui a osé vous voler un baiser autrefois ?

Son sourire en coin lui donnait un air canaille, que ne faisait qu'accentuer la lueur espiègle de ses yeux noirs.

- Je ne crois pas, à moins que vous n'évoquiez vous-même l'incident devant elle.

Il comprit le message : elle ne parlerait pas des origines peu reluisantes du jeune homme, qu'elle était seule à connaître à Paris. Elle aurait pu faire de lui la risée du beau monde, en révélant que le fringant homme d'affaires n'était autrefois qu'un domestique crasseux, mais elle ne ferait rien pour lui nuire.

- Qu'avez-vous fait depuis cette époque lointaine de Honfleur ? reprit-elle pour changer de sujet.

- Eh bien lorsque j'ai... quitté la maison de la plage, j'ai décidé de partir tenter ma chance ailleurs. Je me suis engagé comme mousse sur un bateau et j'ai fini par arriver à Pondichéry. L'endroit m'a plu et j'y ai vu des opportunités de carrière. Je suis devenu négociant en tissus et épices et, ma foi, je dois dire que la chance m'a souri, car aujourd'hui je reviens en France fortune faite.

Cette version édulcorée de dix années de luttes incessantes et de dur labeur ne trompa que partiellement Camille, qui se doutait bien qu'il fallait plus que de la chance pour faire fortune aux Indes. Mais comment aurait-elle pu imaginer les conditions de vie d'un mousse de quatorze ans, les brimades, l'exploitation, la peur, la colère, l'apprentissage d'un commis chez un riche négociant, les journées harassantes, avant de connaître les ficelles du métier et de pouvoir enfin se mettre à son compte ?

- Et qu'est-ce qui vous ramène en France, si toutefois la question n'est pas trop indiscreète ? lui demanda-t-elle ?

- J'aime beaucoup Pondichéry, néanmoins je pense que tôt ou tard il faudra que les français quittent l'Inde, de gré ou de force, c'est pourquoi je compte maintenant investir en France, de façon à pouvoir y vivre confortablement le moment venu. Je ne suis pas pressé, je vais donc prendre mon temps pour choisir où m'établir. Mais assez parlé de moi... qu'est devenue ma petite camarade de jeu d'autrefois ?

- Eh bien je n'ai pas d'aventure passionnante à vous conter, malheureusement. Que dire, sinon que j'ai grandi et que je suis maintenant fiancée à Edmond. La date n'est pas encore définitivement fixée, mais si j'en crois ma mère, le mariage devrait avoir lieu en septembre.

- Et en êtes-vous heureuse ?

La question trop directe la laissa un instant sans voix.

- Heureuse ? Mais bien entendu. Edmond est un homme bon...

- Et vous le mènerez par le bout du nez avant même que vous soyez sortis de l'église.

Camille fronça les sourcils :

- Comment osez-vous ? Qu'est-ce qui vous donne le droit...

- Allons, allons, Camille... entre amis on peut tout se dire, n'est-ce pas ?

Encore ce sourire en coin, mais cette fois la jeune femme se raidit.

- Entre amis ? Mais un ami s'érige-t-il en juge pour condamner sans rien connaître ? Que savez-vous de moi, pour en tirer vos conclusions insultantes ?

- Ce n'est pas vous faire insulte, ma chère, que de vous considérer comme une femme forte, qui ne fera qu'une bouchée de Mascaret, qui lui-même ne vous épouse que pour votre fortune.

- Croyez-vous que je l'ignore ? Bien sûr qu'Edmond m'épouse pour mon argent, sa famille est ruinée, c'est de notoriété publique. Pourquoi cela empêcherait-il notre mariage d'être heureux ?

- Voilà un discours bien terre-à-terre, dans la bouche d'une jeune personne qui défendait avec exaltation, il y a quelques minutes à peine, le symbole du progrès et du modernisme. J'aurais pensé que vous mettriez la même flamme à vous bâtir un avenir qui ne soit pas fondé sur des sentiments aussi tièdes que la bonté ou l'intérêt matériel.

- Ne peut-on être enthousiaste à la vue des progrès de l'humanité et mesuré dans sa recherche du bonheur personnel ?

- Sans doute, vous semblez en être la démonstration. Mais je ne peux m'empêcher de me demander ce qui a changé la petite fille fière et entière en une jeune femme prête à se contenter d'un mariage de raison, qui ne lui procure visiblement pas le moindre frisson d'anticipation.

- J'ai appris à me méfier des sentiments qui déclenchent des frissons, mieux vaut à mon avis se garder d'eux et apprécier à leur juste valeur la paix de l'âme et la tranquillité de l'esprit.

- Alors qu'est-ce qui vous a amenée à vous rendre encore et encore sur le chantier de la tour, n'était-ce pas le frisson d'exaltation que vous procurait la vue du progrès en marche ?

- Comment... comment pourriez-vous savoir ce que je ressens ?

Camille était plus troublée qu'elle ne le laissait paraître. Cet homme faisait soudain irruption dans son monde et posait des questions qui le faisaient vaciller sur ses fondations.

- Parce que je ressens la même chose ?!

- Vous... ressentez la même chose ?

- Voulez-vous savoir depuis quand ?

Elle ne répondit pas et se contenta de le fixer de ses grands yeux noisette, qui paraissaient manger son petit visage pâle. Il reprit :

- Depuis qu'enfant j'ai aperçu sur une plage, dans le lumineux soleil du mois d'août, la plus délicieuse des petites fées. Vêtue de dentelles blanches, ses longs cheveux blonds épars sur ses épaules délicates, elle dessinait le paysage qui s'offrait à son regard rêveur. A cette vision, j'ai subitement pris conscience de ce que j'étais : un petit paysan ignorant et crasseux, dont les mains calleuses n'étaient bonnes qu'à ramasser le crottin des étables. Et pourtant, lorsque je me suis approché, elle ne s'est pas enfuie avec horreur, elle a posé les yeux sur moi et, en un instant, j'ai été transformé. Je n'étais plus ni sale, ni ignorant, ni bon à rien, j'étais ce prince intrépide qui bravait tous les dangers pour délivrer sa princesse captive, ce prince dont je vous contais les exploits dans la lumière aveuglante de l'été. Vous avez changé ma vie Camille. Lorsque votre mère m'a chassé, j'ai su sans l'ombre d'un doute que je ne pourrais jamais plus revenir à ce qui avait été ma vie avant, qu'il fallait désormais que je trouve un moyen de me rendre digne de vous. Même si je ne l'ai pas compris alors, je me rends compte aujourd'hui que c'est votre lumineux souvenir qui m'a aidé à surmonter toutes les épreuves, et n'est-ce pas un signe du destin que vous soyez l'une des premières personnes à qui j'aie été présenté dès mon retour en France ?

Camille secoua la tête, effarée. Ses yeux étaient immenses maintenant.

- Mais que dites-vous...

- Je dis Camille que je vous aime depuis l'enfance, que nous sommes destinés l'un à l'autre et que je ne vous laisserai pas épouser ce falot Edmond, fût-il Marquis et moi simple palefrenier. Epousez-moi, ma fée, vous avez fait de moi l'homme que je suis et je vous emmènerai aux Indes, je vous ferai connaître la beauté incomparable de ces contrées, la musique envoûtante des charmeurs de serpents, la danse souple des Bayadères, le parfum sucré des fleurs, et lorsque nous serons repus d'exotisme, nous reviendrons nous installer ici pour y fonder une famille, et rien entre nous ne sera jamais ni tiède ni raisonnable. Dites oui, Camille... nous assisterons ensemble à l'inauguration de la magnifique tour imaginée par Monsieur Eiffel, nous visiterons l'exposition universelle et je sais que nous ressentirons les mêmes frissons et le même enthousiasme à chaque nouvelle découverte. Dites oui, Camille... la pressa-t-il en lui saisissant la main.

Elle se leva d'un bond, pâle, effrayée par l'exaltation du jeune homme. Elle essayait de dégager sa main lorsque Henriette la rejoignit, inquiète de la voir aussi visiblement bouleversée. Prenant son amie par le bras, elle l'entraîna dans le couloir et la fit entrer dans un petit salon inoccupé où elles s'assirent.

- Ma chérie, mais que s'est-il passé ? Tu ne te sens pas bien ? Cet homme t'a offensée ?

Camille se contenta de secouer la tête, muette encore de saisissement. Ce n'est qu'au bout de plusieurs minutes qu'elle parvint à articuler :

- Il est fou... dérangé... ô Henriette, je ne veux plus le voir...

- Bien sûr ma chérie, bien sûr... veux-tu que j'aie prévenir tes parents et que Georges et moi te ramenions chez toi ?

- S'il te plaît, oui, je préfère rentrer.

Ainsi fut fait, non sans qu'elle sente le regard noir de Pierre Châtel fixé sur elle pendant tout le temps où ils prirent congé de leurs hôtes, avant de monter en voiture. Elle s'interdit de le regarder en retour, mais ne put se détendre vraiment qu'une fois à l'abri des murs de sa chambre.

Le lendemain matin, cependant, elle avait retrouvé tout son calme, et c'est l'esprit serein qu'elle descendit rejoindre ses parents pour le petit-déjeuner. La table impeccablement dressée, l'éclat discret de l'argenterie, la délicatesse de la porcelaine de Limoges, jusqu'aux arrangements de fleurs naturelles harmonieusement répartis dans la pièce, tout invitait à la paix et à la tranquillité de l'esprit. Elle s'approchait de son père pour l'embrasser, comme chaque matin, lorsque celui-ci se dressa brusquement, manquant de la renverser.

- Que se passe-t-il mon ami ? demanda son épouse avec étonnement.

- Rien voyons, marmonna-t-il en réponse, avant de quitter la pièce, un journal serré dans son poing.

Quelques instants plus tard elles entendirent la porte d'entrée se refermer, Monsieur Boissel venait manifestement de quitter la maison. Elle se regardèrent avec étonnement, puis Camille prit place à table, tandis que sa mère s'indignait :

- Quelle mouche l'a donc piqué ce matin ! C'est inconcevable de partir comme cela sans un mot !

La notion d'inconcevable devait cependant évoluer rapidement au cours de la journée pour Berthe Boissel, car il s'avéra que la mouche qui venait de piquer son mari ne l'épargnerait pas, elle non plus. La liquidation de la Société du Canal de Panama venait d'être prononcée et tous les investisseurs qui avaient placé leur argent dans cette entreprise avaient perdu leur mise. Plusieurs milliers étaient ruinés, dont César Boissel qui avait, depuis la mort de son père, été d'investissements hasardeux en affaires malheureuses, avant de risquer tout ce qui lui restait de la fortune paternelle dans la glorieuse entreprise de Ferdinand de Lesseps. Ce qu'il fit au cours de cette funeste journée on ne le sut que par bribes, mais le soir venu, convaincu de sa ruine, il s'enferma dans son bureau et se tira une balle dans la tête, laissant une veuve et une orpheline désargentées.

Le père d'Edmond, en ami de la famille, consentit à mettre de l'ordre dans les affaires fort embrouillées laissées par le défunt. La liquidation des quelques actifs restant permit tout juste de couvrir les dettes, heureusement peu nombreuses, de payer les factures en attente et l'enterrement, très modeste au demeurant, de César Boissel. Le simple cercueil de sapin ne fut accompagné jusqu'au cimetière que par les deux femmes, personne n'ayant souhaité être vu à l'enterrement d'un failli.

L'atmosphère qui régnait dans le grand hôtel particulier au retour de Camille et de sa mère était lugubre. Les domestiques avaient reçu leur congé et elles-mêmes devaient quitter les lieux sous peu. La maison était en location et le loyer payé seulement jusqu'à la fin du mois. D'ici là il faudrait vendre le mobilier, en essayant d'en obtenir le meilleur prix, et trouver un autre logement, infiniment plus modeste.

Elles dînèrent sur un coin de table, en silence, éclairées par une seule bougie. Il faisait un froid glacial, l'humidité semblait déjà s'être infiltrée dans la maison, où l'on n'allumait plus qu'un feu au salon dans la journée, dont on s'était passé aujourd'hui en raison de l'enterrement.

Soudain elles entendirent frapper à la porte. Berthe Boissel se leva pour aller ouvrir et Camille l'entendit accueillir le visiteur inattendu :

- Mon cher Monsieur Poinçot, comme c'est gentil à vous de nous rendre visite !

- Ma chère Berthe, pardonnez-moi de n'avoir pas assisté à la cérémonie cet après-midi, je n'ai pu me libérer.

- Mais voyons, vous êtes tout pardonné, mon cher ami, entrez, entrez... Camille !

Répondant à cette convocation tonitruante, la jeune fille parut à la porte de la salle à manger. Sa mère reprit :

- Vous connaissez ma fille, n'est-ce pas ? Camille, je te présente Monsieur Armand Poinçot, qui était un grand ami de ton pauvre père.

Camille fut étonnée de l'apprendre, étant donné qu'elle n'avait jamais vu, ni même entendu parler, dudit Monsieur Poinçot, elle le salua néanmoins.

- Mais passons donc au salon, s'écria Madame Boissel en indiquant le chemin à son hôte. Camille, veux-tu aller chercher du bois pour allumer le feu s'il te plaît ?

La jeune fille obtempéra, qui d'autre aurait pu s'acquitter de cette tâche ? Lorsqu'elle revint au salon, elle trouva sa mère et l'inconnu assis sur le même canapé, fort près l'un de l'autre, le monsieur serrant entre les siennes les mains de Madame Boissel, qu'il consolait assez familièrement :

- Berthe, Berthe, ma chère...

- Que vais-je devenir ? Qu'allons-nous devenir ? se reprit-elle en avisant sa fille, occupée à allumer le feu, à genoux devant la cheminée.

- Voyons, ne désespérez point, vous pouvez encore compter sur vos amis fidèles, la consola le visiteur d'une voix à la douceur insinuante, qui déplut souverainement à Camille.

Sa tâche accomplie, elle se tourna vers eux et s'excusa, avec sa grâce habituelle :

- Je vous prie de me pardonner, mais je suis épuisée et je vais me retirer pour la nuit.

- Bien sûr ma chérie, acquiesça sa mère distraitemment. A demain.

Camille se mit rapidement au lit mais, contrairement à ce qu'elle avait prétendu, elle n'avait pas sommeil. Elle était certes épuisée nerveusement, mais comment trouver le repos alors que tant de questions, tant de problèmes, assaillaient son esprit ? Sa vie venait de prendre un tour tellement inattendu et terrifiant. Quelques jours plus tôt seulement, elle était fiancée et son avenir tout tracé, paisible et sans surprise. Aujourd'hui, plus rien n'avait de sens. Elle tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Même si le marquis de Mascaret était venu les voir et avait mis en ordre les affaires de son père, elle n'avait pas entendu parler d'Edmond, et comme ni l'un ni l'autre n'avait assisté à l'enterrement, elle devait se rendre à l'évidence : après s'être assurée de la ruine irrémédiable des Boissel, la famille Mascaret s'était détournée d'eux. Elle n'en éprouvait aucune amertume, dès le début elle avait su que seule sa fortune avait motivé la demande en mariage d'Edmond. Elle n'entretenait aucune illusion, leur engagement était définitivement rompu.

La défection d'Henriette était bien plus douloureuse. Elle avait espéré que son amie assisterait à l'enterrement, même si elle ne lui avait pas rendu visite depuis l'annonce du suicide de son père. De ses autres connaissances mondaines, elle n'espérait rien, mais d'Henriette... Enfin, il fallait faire le deuil de cette amitié aussi. A quoi aurait servi de s'apitoyer sur son sort ?

Vers qui allaient-elles pouvoir se tourner, maintenant ? Du côté de son père, elles n'avaient plus de famille, et du côté de sa mère, inutile d'y penser. Après son riche mariage, Berthe de Bourneval avait si bien snobé ses cousins, cousines, oncles et tantes à tous les degrés qu'ils ne lèveraient pas le petit doigt pour venir en aide à l'infortunée veuve et à sa fille. Elles ne devaient compter que sur elles-mêmes.

La vente du mobilier devrait leur procurer un petit pécule, qui leur permettrait de trouver un logement et de tenir quelques temps, mais après ? Plus question de riche mariage pour elle, évidemment. Elle devrait gagner sa vie. Alors lui vint une idée: ses toiles ! Ses dessins ! Elle n'avait jamais songé à les vendre auparavant, mais pourquoi ne pas rendre visite à quelques marchands d'art le lendemain ?

Elle en était là de ses réflexions lorsqu'elle entendit des pas dans l'escalier. Sa mère regagnait sa chambre. Des pas et des chuchotements... elle allait se coucher, oui, mais pas seule... Atterrée, Camille comprit ce qu'était venu faire ici ce grand ami de son père, et comment Berthe Boissel, née de Bourneval, comptait subvenir à ses besoins à l'avenir.

Là où les coups du sort qui s'abattaient sur elle depuis plusieurs jours avaient échoué, l'humiliation triompha. Camille sentit des larmes de découragement monter à ses paupières, déborder de ses yeux, se répandre sur ses joues blêmes. Elle pleura longtemps avant de trouver le sommeil, désespérée d'avoir perdu la dernière chose qui la rattachait encore à la jeune femme qu'elle avait été : sa dignité.

Le même soir, une réception élégante se tenait dans un autre hôtel particulier. Les revers de fortune de la famille Boissel y furent un sujet de conversation fort prisé.

- Elles ne seront pas si fières, maintenant... s'écria quelqu'un.

Tout le monde acquiesça à la ronde. Seul Edmond de Mascaret se tint parfaitement immobile, calme comme à son habitude. Henriette, quant à elle, serra les dents. A ses côtés, Georges se mêla à la conversation :

- J'ai toujours trouvé la mère et la fille excessivement agaçantes. Je leur souhaite de trouver une issue à cette situation, naturellement, mais l'incident rabattra leur superbe et leur fera le plus grand bien.

Le regard d'Henriette lança des éclairs, mais elle ne dit rien. Quelqu'un reprit sur un ton égrillard :

- Je me suis laissé dire que Poinçot comptait rendre une visite de courtoisie à la veuve ce soir, nous verrons combien de temps il mettra à la consoler.

Même Georges parut choqué par ce propos, sans pourtant faire mine de quitter le cercle. C'en fut trop pour son épouse, qui traversa la pièce au pas de charge pour ne plus entendre cette conversation édifiante. Elle n'était pas encore calmée lorsqu'ils rentrèrent chez eux, tard dans la nuit, et s'était rencognée contre la portière, le visage fermé. Le baron eut le tort de tenter une ouverture :

- Il est normal que les gens jasant, Henriette, comment veux-tu qu'il en soit autrement ?

Elle garda le silence si longtemps qu'il pensa qu'elle ne lui répondrait pas. Lorsqu'elle parla, ce fut d'une voix basse, tremblante de rage contenue :

- Disons que j'avais espéré que certains auraient le courage de prendre sa défense, ou assez de compassion pour la plaindre dans l'adversité.

Il ne répondit pas, un peu honteux de son attitude, dictée par l'agacement qu'il ressentait envers Camille, si proche de sa femme. Il devait bien s'avouer qu'il avait été jaloux de leur amitié.

- Mais sais-tu ce qui me rend vraiment malade ? reprit-elle.

S'attendant à des reproches, il garda le silence, après tout il les avait sans doute mérités pour s'être montré aussi mesquinement revanchard.

- Ce qui me rend vraiment malade, c'est de ne pas avoir pris sa défense moi-même. Non seulement je n'ai pas eu ce courage ce soir, mais ce qui est pire, je ne lui ai pas rendu une seule visite depuis le drame, je n'ai même pas eu assez de nerf pour passer outre vos interdictions stupides et assister à l'enterrement aujourd'hui.

Elle se tourna vers lui, venimeuse :

- Mais c'est fini, m'entendez-vous, fini. Je ne me laisserai plus dicter ma conduite par l'étroitesse de votre esprit et de votre cœur. Dès demain je rendrai visite à Camille et je l'épaulerai du mieux que je le pourrai, espérant qu'elle me pardonne de lui avoir fait défaut lorsqu'elle avait le plus besoin de moi.

- Comment... comment... mais je vous l'interdis.

- Vous me l'interdisez ? Comme j'aimerais voir ça ! Vous comptez m'enfermer dans ma chambre ?

- Ne soyez pas ridicule !

- Je ne le suis certainement pas plus que vous !

Furieux l'un et l'autre, ils ne se dirent plus un mot de tout le trajet et, lorsque le baron voulut rejoindre sa tendre épouse, il trouva porte close et dut regagner son propre lit, fort dépité.

Le lendemain matin, Henriette enfilait ses gants pour sortir lorsque Georges la rejoignit dans l'entrée.

- Où allez-vous donc de si bon matin, ma chère ?

- Chez la modiste mon ami, lui fut-il répondu.

- Quand serez-vous de retour ?

- Pour le déjeuner.

Sur ce elle s'en alla et se rendit directement chez les Boissel. Camille vint lui ouvrir et les jeunes filles tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Après maintes embrassades, explications, et quelques pleurs, elles finirent par se calmer.

- Tu es seule ? Où est ta mère ? demanda Henriette.

- Elle est sortie, répondit évasivement son amie. J'étais en train de trier mes toiles, je compte les porter chez un marchand d'art pour voir si je peux en tirer quelque argent. Veux-tu m'accompagner ?

Pour toute réponse, son amie frappa dans ses mains, ravie. Et c'est dans la voiture d'Henriette qu'elles se rendirent chez Julien Tanguy.

Paris, mars 1989.

Georges de Lougère ne décolérait pas. Il ne reconnaissait plus son épouse. Non seulement fermait-elle la porte de sa chambre à clé chaque soir, mais elle lui mentait effrontément quant à ses allées et venues. Elle prétendait se rendre Au bon marché avec sa mère, ou en visite chez une amie, et il apprenait par hasard qu'elle n'avait pas vu sa mère depuis plusieurs jours ou que l'amie en question était à la campagne depuis un mois. Il se doutait qu'elle avait renoué, malgré son interdiction, avec Camille Boissel, mais des soupçons insupportables finissaient par envahir le jeune mari : Tous ces mensonges ne cachaient-ils pas une vérité plus infâmante ?



Le matin même, Henriette avait refusé de lui montrer un mot qu'elle venait de recevoir par porteur, et comme il essayait de jouer et de son autorité d'époux, elle avait jeté le message dans la cheminée en lui riant au nez. Cela ne pouvait plus durer, il fallait qu'il en ait le cœur net ! Il décida de la suivre toute la journée, pour voir où elle irait et qui elle rencontrerait.

Elle sortit en début d'après-midi... à pieds ! Pourtant il l'avait entendue dire mille fois au moins qu'elle détestait la promenade, surtout en ville. Pourquoi diable n'avait-elle pas demandé la voiture ? Enfilant son manteau en hâte, il attrapa son chapeau et ses gants et se lança à sa poursuite.

Elle marchait d'un bon pas en direction des Champs Elysées et il dut courir un peu pour ne pas la perdre de vue. Soudain elle s'arrêta pour regarder une devanture et il stoppa net dans son élan. Une femme qui arrivait derrière lui le percuta violemment, envoyant valser sur le trottoir le panier de légumes qu'elle portait, et s'étalant elle-même les quatre fers en l'air. Comme elle commençait à manifester bruyamment son mécontentement, il eut peur qu'elle n'attire l'attention de tous, et surtout d'Henriette, sur eux. Il se pencha vivement pour récupérer le panier en marmonnant des excuses et se mit à ramasser les légumes épars. Les poings sur les hanches, sa victime continuait à vitupérer :

- Quand même... quand même... s'arrêter d'un pet comme ça sans crier gare !

Il fut soulagé, en se redressant, de constater qu'Henriette avait repris son chemin sans prêter attention à la scène qui se déroulait en arrière. Il s'empressa de rendre son panier à la bonne femme et la laissa plantée là pour reprendre sa traque. Il débouchait sur les Champs Elysées lorsque son sang se glaça dans ses veines : Henriette avait rejoint un homme, qu'il ne voyait que de dos, et le couple grimpa immédiatement dans une voiture qui les attendait le long du trottoir.

Ses pires craintes semblant se confirmer, le baron eut à peine le temps de hélér un fiacre, qui s'engagea dans la circulation à la suite de la voiture où se trouvait son épouse. Ils roulèrent longtemps et finirent par quitter Paris pour se retrouver dans les faubourgs. Mais où allaient-ils donc ?

Enfin la voiture s'arrêta et le couple en descendit, pour entrer dans une maison qui avait connu des jours plus glorieux. «Un hôtel borgne ! » songea immédiatement le mari aux abois. Que faire ? Se précipiter pour confondre les coupables ? Non ! Qu'ils soient entrés ensemble dans cette maison ne prouvait rien. Il fallait attendre et voir ce qui allait se passer. Mais il est des attentes dont chaque minute semble durer une heure, et chaque seconde passée à ronger son frein dans ce fiacre augmentait la folie du Baron de Lougère. Il fallait qu'il sache... il n'y tenait plus ! Il bondit du fiacre et se jeta sur la porte d'entrée, qui n'était pas verrouillée et s'ouvrit en frappant le mur avec fracas. Il se trouva dans un couloir et se précipita sur la première porte venue, qui se trouvait mener à un petit salon où trois personnes, stupéfaites, ouvrirent de grands yeux à son entrée théâtrale, décoiffée et haletante.

Henriette fut la première à réagir :

- Mais enfin mon ami, que vous arrive-t-il ? Pourquoi cette irruption... plissant soudain les yeux avec suspicion, elle poursuivit : J'espère que vous ne comptez pas m'interdire de voir Camille. Je vous préviens que je ne vous obéirai pas, il est donc tout à fait inutile...

Mais son mari s'était repris. Passant une main dans ses cheveux pour leur redonner un semblant d'ordre, il s'avança vers Camille qu'il salua poliment, puis se tourna vers Pierre Châtel à qui il tendit la main. Sa surprise passée, Camille lui proposa de prendre un siège pour ce joindre à eux, mais il déclina cette offre :

- Je vous remercie, mais je ne fais que passer. En fait, je dois m'entretenir de manière assez urgente avec mon épouse et je vais donc devoir vous l'enlever. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, et je vous assure qu'elle reviendra très vite vous voir.

Et sur ces explications plutôt sommaires, le baron et la baronne de Lougère prirent congé de leurs amis et se retrouvèrent sur le trottoir. Prenant le bras de sa femme, il la conduisit jusqu'au fiacre, ramassant au passage son chapeau qu'il avait perdu dans sa précipitation première. Lorsque la voiture s'ébranla, les époux restèrent un temps silencieux. Henriette, les bras croisés, s'apprêtait à défendre de haute lutte son droit à fréquenter sa meilleure amie, malgré son revers de fortune. Aussi fut-elle très étonnée d'entendre les paroles du baron :

- Pardonnez-moi ma chère, je me suis conduit comme un âne.

Elle se tourna vers lui, stupéfaite. Il arborait un air sombre, la tête baissée, son chapeau entre les mains. Elle n'eut pas le cœur d'enfoncer un peu plus le clou en abondant dans son sens. Il reprit :

- Ma seule excuse est la jalousie... oui la jalousie. Depuis notre mariage, vous avez passé plus de temps auprès de Camille qu'auprès de moi. J'en suis venu à en concevoir du dépit, c'est la raison pour laquelle je me suis réjoui, assez mesquinement je l'avoue, lorsqu'elle fut ruinée, me disant qu'ainsi

vous me reviendriez. Mais c'est le contraire qui s'est passé... Et je dois vous avouer jusqu'où m'a entraîné mon égarement... aujourd'hui je m'étais convaincu que vous aviez un amant et que c'était lui que vous alliez retrouver en cachette.

Il cacha soudain son visage dans la paume de sa main, écrasé par la stupidité de son erreur. Un grand silence envahit la voiture, qu'Henriette rompit d'une toute petite voix :

- De la jalousie, dites-vous ? Mais pour en éprouver, il faut aimer... m'aimez-vous donc ?

A ces mots, Georges se redressa vivement :

- Si je vous aime Henriette, mais comment pouvez-vous en douter ? Je suis fou de vous !

Abandonnant toute retenue, il se jeta à ses genoux et cacha son visage dans les plis de sa robe, malheureux comme jamais. Sa voix, étouffée par le tissu, emplît soudain le cœur d'Henriette d'un espoir fou :

- Comment pourrez-vous jamais me pardonner mes injustes soupçons, mon amour ? Vous qui êtes la plus fidèle des amies, qui avez été la seule à ne point vous détourner de Camille. Comment ai-je pu être assez indigne pour vous accuser...

Elle l'interrompit en prenant son visage ravagé de douleur entre ses petites mains pour le lever vers elle. Ce qu'il vit alors lui brisa le cœur : deux larmes cristallines roulaient sur ses joues pâles. Mais elle lui sourit pourtant et lui murmura le plus doux des pardons :

- Georges, je vous aime moi aussi, n'en doutez plus jamais...

Alors il perdit toute retenue et, serrant son épouse contre lui, il l'embrassa à en perdre haleine, couvrit son visage, son cou, de baisers fous, prononça des serments plus fous encore et, dans ce fiacre brinquebalant sur le pavé inégal des rues parisiennes, il combla les rêves de sa douce Henriette en laissant, enfin, libre cours à la passion qu'il éprouvait pour elle.

Après le départ des deux époux, Pierre et Camille restèrent un instant interdits. Aucun d'eux ne savait comment relancer la conversation. Fort à propos, Berthe Boissel fit soudain irruption dans le salon, un feuillet imprimé à la main :

- Ah, voilà les coupables ! Les gredins sont démasqués !

- De quoi voulez-vous parler, mère ? demanda Camille d'un ton résigné.

- Mais du scandale du canal de Panama, bien entendu ! Tout est là, on peut connaître la vérité pour deux sous, en achetant cet imprimé chez le premier camelot venu ! N'es-tu donc pas sortie aujourd'hui ? On ne parle que de ça. Il ne faudra pas longtemps pour que toute cette racaille soit mise en prison et que les honnêtes gens, comme nous, qui ont été injustement spoliés de leurs biens, obtiennent justice ? Ce n'est qu'une question de jours avant que notre fortune nous soit rendue, crois-moi, ma chérie...

- Et comment nous serait-elle rendue ?

- Eh bien en confisquant les biens de cette engeance, évidemment, lorsqu'ils seront en prison, tous ces banquiers juifs qui ont fait échouer cette grande entreprise française, tous ces corrompus, ces traîtres ! Ah le général Boulanger n'aurait pas permis qu'une telle chose arrive, lui ! Il les aurait plutôt exterminés de ses propres mains, ces parasites ! Pense, ma chérie, qu'ils n'ont rien de commun avec nous, aucune noblesse d'âme, aucune fierté, pas la moindre fidélité à quoi que ce soit !

Rouge d'indignation, Berthe Boissel aurait sans doute pu continuer longtemps sur ce ton, si elle ne s'était avisée soudain de la présence d'une tierce personne dans le salon. Tout essoufflée, elle se tourna vers Pierre Châtel et lui offrit ce qui s'approchait le plus d'un sourire mondain, étant donné les circonstances.

- Pardonnez-moi monsieur, je ne vous avais pas vu.

Il inclina la tête avec froideur. Elle reprit :

- Et excusez-nous de devoir vous recevoir dans cet endroit... désignant de la main le salon sombre, aux murs tâchés d'humidité, elle eut un petit frisson d'élégant dégoût. Puis, voyant que Pierre Châtel ne réagissait pas, elle déclara :

- Bon, eh bien je vais vous abandonner mes enfants. Je dois me préparer, car ce cher monsieur Poinçot m'a invitée à sortir ce soir...

- Mère, est-ce bien indiqué si peu de temps après l'enterrement ? ne put s'empêcher de faire remarquer Camille.

- Ma petite, de quel droit te permets-tu de me sermonner ? s'indigna de nouveau sa mère. Tu n'y entends rien !

Et sur ces paroles elle quitta la pièce pour se réfugier dans sa chambre. Le silence retomba sur le salon. Honteuse, Camille baissait la tête, priant pour que cette épreuve humiliante se termine enfin.

- Je dois vous demander de m'excuser, dit soudain Pierre d'une voix grave.

- Vous excuser ? Mais de quoi ?

- De mon emportement de l'autre soir. Je vous ai effrayée par ma sottise exaltation, me pardonneriez-vous ?

- N'en parlons plus, laissa tomber Camille, gênée à ce souvenir.

- Au contraire, parlons-en ! se récria Pierre. J'ai manqué de savoir vivre en vous assaillant de la sorte, mais je n'en étais pas moins sincère jusqu'aux tréfonds de mon âme. Et je suis venu aujourd'hui pour vous assurer que ma proposition était on ne peut plus sérieuse, et que votre situation actuelle n'y changeait rien : Un mot de vous, Camille, et je vous arracherai à cette sordide bicoque pour faire de vous ma femme.

Elle cacha son visage brûlant dans ses mains et ne répondit rien. Très raide sur son siège, Pierre ne savait comment réagir. Il ne voulait surtout pas commettre la même erreur que l'autre soir et la brusquer, aussi s'interdit-il, quoi qu'il lui en coûtât, de s'approcher d'elle et de la toucher. D'une voix très douce il reprit :

- Qu'en dites-vous Camille ?

- Ce que j'en dis, lui répondit-elle, presque avec colère. Regardez donc autour de vous, vous avez assisté comme moi à la sortie de ma mère, vous avez sans doute entendu parler dans les salons : ce monsieur Poinçot n'est autre que son amant. Ne voyez-vous pas ce que je suis devenue ? Je ne suis plus la jeune fille du monde dont vous rêviez, je ne suis plus rien qu'une pauvre, la risée de toute la bonne société sans doute. Est-ce de ce genre d'épouse dont vous voulez ? Vous avez tant bataillé pour vous élever dans le monde, était-ce pour risquer son mépris en épousant une paria ?

Le jeune homme laissa passer un long moment de silence, la tenant prisonnière du feu de son regard sombre, avant de lui répondre :

- La ruine de votre père, pas plus que la sottise de votre mère, ne font de vous une jeune fille moins noble ou moins digne d'être considérée avec respect et aimée. J'en suis quant à moi convaincu, et si votre bonne société n'est pas du même avis, eh bien nous nous expatrierons, nous irons vivre aux Indes ou ailleurs, là où les gens feront preuve de bon sens plutôt d'étroitesse d'esprit, et sauront reconnaître la noblesse du cœur au-delà des aléas de la fortune.

Camille baissa à nouveau les yeux.

- Vous feriez cela pour moi ? Vous quitteriez à nouveau la France ?

- Sans la moindre hésitation.

- Et comment seriez-vous sûr que je ne vous épouse pas pour votre argent ?

Le jeune homme se détendit, sentant qu'il progressait, et lui sourit :

- Vous n'avez même pas cherché à vous renseigner sur ma fortune, ma chérie, vous feriez une bien piètre croqueuse de diamants ! Et puis j'ai la fatuité de croire que je saurai me faire aimer de vous, autant que je vous aime. Ne sommes-nous pas destinés l'un à l'autre ?

- Nous nous connaissons à peine...

- Alors faisons plus ample connaissance, que diriez-vous de m'accompagner la semaine prochaine à l'inauguration de la grande tour de monsieur Eiffel ?

Le grand jour était arrivé. Une foule immense se pressait sur l'esplanade du Champs de Mars pour assister à l'événement. Lorsque le drapeau tricolore fut déployé tout en haut de l'immense tour, Camille saisit impulsivement la main de Pierre, et leurs deux cœurs battaient à l'unisson.

- Regardez ! C'est l'homme le plus heureux du monde ! chuchota-t-elle en désignant Gustave Eiffel

- Non. L'homme le plus heureux du monde, c'est moi, lui répondit gravement son compagnon, en serrant sa petite main dans la sienne. J'ai retrouvé ma fée !

Les jeunes gens étaient ensuite invités à un souper donné par le baron et la baronne de Lougère. Rien d'extravagant, évidemment, étant donné le deuil récent de Camille, mais celle-ci appréhendait tout de même de reparaitre en société. Pierre, Henriette et Georges l'avaient rassurée de leur mieux, et convaincue que ce premier pas était un mal nécessaire.

Lorsqu'elle parut au bras de Pierre, il lui sembla que tous les regards se tournaient vers elle. Le brouhaha des conversations se transforma en chuchotements. Très droite dans sa robe noire, elle

s'avança vers leurs hôtes et les paroles de bienvenue de Georges sonnèrent, hautes et claires, dans le silence du salon :

- Ma chère Camille, quelle joie de vous recevoir. Pierre, soyez le bienvenu.

Comme par enchantement, les conversations reprirent, mais cessèrent presque aussitôt à nouveau : Edmond de Mascaret et son père se dirigeaient vers les nouveaux arrivants. Le vieil homme salua poliment Pierre, avant de prendre entre les siennes avec affection les mains de la jeune fille :

- Ma chère enfant, je ne saurais dire à quel point je suis heureux de vous revoir, après le deuil cruel qui vous a frappée. Nous sommes peu de choses, face aux caprices de la providence.

- En effet Monsieur, lui répondit Camille. Je vous remercie de votre sollicitude.

- Elle est toute naturelle, étant donné les circonstances. Après tout, vous avez bien failli entrer dans notre famille, il s'en est fallu de si peu...

Ainsi le vieux Marquis reconnaissait publiquement renoncer aux fiançailles et libérer Camille de son engagement. C'était fort élégant de sa part. Edmond la salua à son tour :

- Je suis également heureux de vous voir.

Il était aussi calme et souriant qu'à son habitude et Camille le remercia de bon cœur. En se plaçant ostensiblement à son côté, il mettait tout le poids de sa vieille famille dans la balance pour qu'elle soit à nouveau admise dans la bonne société. Il était beau joueur.

Lorsqu'il prit congé de Pierre, il lui dit à voix basse, afin d'être entendu de lui seul :

- Rendez-là heureuse mon ami, elle le mérite amplement.

Dans la voiture qui les ramenait chez Camille, un silence plein de complicité régnait entre les jeunes gens. Soudain Pierre le rompit, une étincelle dans le regard :

- Camille, tu veux être mon amie ?

- Est-ce que je ne le suis pas déjà ? lui répondit-elle sans hésiter, sachant quelle réplique allait suivre.

- Si, mais les vrais amis s'embrassent.

Elle eut un petit pincement d'excitation lorsque le jeune homme s'avança vers elle, la prit tout contre lui et l'embrassa avec passion. C'était son premier baiser de femme, et elle se sentit fondre dans les bras puissants de son compagnon. Lorsqu'il releva la tête, elle était à bout de souffle. Ses yeux noirs vrillés aux siens, il lui posa une nouvelle question :

- Camille, voulez-vous être ma femme ?

Les fiançailles de Pierre et Camille, puis leur mariage, furent célébrés dans l'intimité, aussi rapidement qu'il était possible compte tenu de la période de deuil. Comme chacun s'y attendait, pour leur lune de miel, les nouveaux époux partirent pour Pondichéry.

Pondichéry, 1990.

Installées à la terrasse de l'immense maison blanche, Camille et Henriette profitaient des derniers rayons du soleil pour contempler le golfe du Bengale, dont les eaux d'un bleu profond s'étendaient à perte de vue. Sur un chevalet, une toile avait été abandonnée jusqu'au lendemain, lorsque la lumière permettrait à l'artiste de reprendre son travail.

- Comme c'est agréable, soupira Henriette avec bonheur. Je suis si contente que Georges ait accepté que je vienne avec lui.

- Je ne suis pas sûre qu'il aurait été capable de se passer de toi aussi longtemps, la taquina son amie avec malice.

L'amour partagé des deux époux était évident, de même que le fait que la jeune baronne de Lougère était désormais une femme comblée.

Elles entendirent soudain des voix en provenance de la maison et se retournèrent, surprises : elles n'attendaient personne cet après-midi. Leur époux firent irruption sur la terrasse, visiblement surexcités. Pierre tenait à la main un télégramme :

- Ecoutez mesdames, ce sont de bonnes nouvelles que nous venons de recevoir : Trois tableaux acceptés pour le salon officiel – STOP – Félicitations à l'artiste – STOP – Signé : Julien Tanguy.

Tous poussèrent des exclamations ravies et l'on décida d'ouvrir une bouteille de champagne pour fêter l'événement. La nuit tombait doucement, les étoiles s'allumèrent une à une. Appuyée à la balustrade, Henriette murmura à l'oreille de son amie :

- Ma chère Camille, une artiste reconnue ! Quelle belle fin, pour une histoire qui avait si mal débuté !